

Vittorio Frigerio

**Weyman, Stanley. Le gentilhomme et le roi.  
Préface de Matthieu Letourneux. Traduction  
de l'anglais par Karine Lemoine. Paris :  
Éditions du Revif, 2008. 415 p. ISBN : 978-  
2-9525960-9-1**

Après avoir réédité le premier roman de Stanley Weyman, *La maison du loup*, les Éditions du Revif exhument pour le plus grand plaisir du lecteur d'aujourd'hui un deuxième roman de ce même auteur anglais de la fin du dix-neuvième siècle, injustement méconnu jusque dans son pays. Il s'agit d'une oeuvre ayant tout ce qu'il faut pour faire le bonheur du lecteur en quête de dépaysement et de distraction : duels, amours, coups de théâtre à la en-veux-tu-en-voilà, personnages hauts en couleurs, chevauchées furieuses, descriptions de la vie de la cour et de repaires de brigands. Les ingrédients y sont tous : de quoi commettre un torchon infâme bourré de stéréotypes ou de quoi ciseler un bijou d'une beauté convenue peut-être, mais qui suscite l'admiration. Le résultat est un succès indéniable ; l'auteur parvient à situer fermement sa narration à l'intérieur d'un modèle donné, immédiatement reconnaissable, tout en offrant d'abondantes variations qui lui prêtent une saveur unique. Le caractère particulièrement attachant du style et l'équilibre de la construction romanesque, il faut bien le dire, ne gênent pas non plus.

Cité en quatrième de couverture, R.L. Stevenson dit de ce roman qu'il s'agit « d'une pure merveille ; un vrai roman de chevalerie, dans la veine de Dumas, mais différent ». C'est surtout sur ce dernier adjectif qu'il faut s'arrêter. L'intrigue pourrait avoir en effet de quoi ramener à l'esprit du lecteur *La Reine Margot* ou *Les quarante-cinq*. La période est celle des guerres de religion. La Saint-Barthélémy a déjà eu lieu, et le dernier des Valois avance à regret vers le but que lui réserve le destin. Mais le héros du roman, s'il sait fort bien manier l'épée, n'est cousin de La Môle ou de Coconnas que par les soubrettes. Ce Gaston de Bonne, sieur de Marsac, dont le sous-titre nous dit, dans le respect de la tradition, que nous sommes en train de lire les mémoires, a cela en commun avec d'Artagnan qu'il est provincial, noble et sans le sou, mais là s'arrête toute comparaison possible. Grisonnant, la quarantaine bien sonnée, souffrant de crises existentielles récurrentes et taraudé de doutes quant à ses véritables capacités, ce héros « vieux, et miteux, et pauvre » (257), se retrouve presque malgré lui embringué dans une histoire d'espionnage, au service du futur roi de France – mais pour l'instant toujours roi de Navarre – Henri de Bourbon. Une gente demoiselle, très peu aimable à vrai dire, lui donne l'occasion de faire preuve à intervalles réguliers de ses qualités chevaleresques, alors qu'il la défend et la protège d'une suite ininterrompue de menaces. Son Rochefort à lui s'appelle de Bruhl, et s'il est blond il n'en est pas moins bon spadassin et dangereux adversaire. Son Richelieu s'appelle de Rosny et connaît les couloirs du pouvoir comme ses poches. Weyman réussit très bien à transformer son improbable héros breton, souvent dépassé par les événements, en un double idéal du lecteur désireux de laisser derrière lui une quotidienneté

décevante et de se lancer sur les chemins de l'aventure. Le roi de Navarre lui-même reconnaît l'attrait de ce genre de liberté, réservé à ceux qui vivent dans les marges de la société, et s'exclame :

Je le jure devant Dieu, j'aimerais être dans vos bottes, Monsieur ! Frapper un coup ou deux sans réfléchir aux conséquences. Prendre la route sur un bon cheval, armé d'une bonne épée, et voir ce que dame Fortune me réserve. Être débarrassé de toutes les négociations, du protocole, et ne jamais plus avoir à déclarer une guerre, mais n'être qu'un gentilhomme français pour une fois, avec tout à gagner et rien à perdre que l'amour de ma bien-aimée ! (49)

L'écrivain anglais choisit un héros huguenot, véritable croyant mais guère fanatique. Le prêtre infâme ne saurait manquer, même s'il est simplement catholique et pas jésuite. Mais au-delà de toute vision culturelle particulière, le roman de Weyman touche des cordes universelles : celles du cœur humain, du désir d'aimer et de vaincre, la lutte contre le temps qui passe et qui nous enlève petit à petit tous nos moyens. Sa magie la plus réussie est de parvenir à montrer comment, par sa simple force de volonté, par la persévérance et un sentiment marqué du devoir, son héros, « dont la carrière semblait toujours vouée à l'échec », retrouve devant le danger l'énergie qu'il lui faut pour se découvrir un « cœur bondissant, signe évident d'une jeunesse et de ressources loin d'être épuisées » (294). Le temps et l'âge perdent la bataille. La France se renouvelle sous une dynastie porteuse d'avenir, et le héros rajeunit lui aussi dans les bras d'une beauté fouguese. Faveurs et richesses en découlent nécessairement, mais surtout la promesse d'autres luttes, d'autres aventures et de nouvelles entreprises désespérées à mener à bien. Car le véritable bonheur, comme le savent les lecteurs engoncés dans leurs fauteuils, n'est pas dans les récompenses matérielles mais dans la poursuite d'autres rêves, toujours nouveaux, sur les routes incertaines du danger.

Une introduction très utile de Matthieu Letourneux situe l'oeuvre du romancier dans son contexte historique, rappelant son rôle important dans le renouveau du roman d'aventures anglais à l'époque où les rayons des librairies offraient aux lecteurs en quête d'exotisme et de divertissement les oeuvres de Rider-Haggard, de Conan-Doyle, de la baronne Orczy ou de Anthony Hope, dont le célèbre *Prisonnier de Zenda* et sa suite, *Rupert of Hentzau*, sont peut-être à notre avis les plus proches de Weyman, par leur esprit et leur optimisme mâtiné de mélancolie. Comme lecture estivale, on pourra difficilement trouver mieux que cette « histoire, tissée d'intrigues et de contre-intrigues, tout aussi jolie que les plus belles jamais imaginées par M de Brantôme » (222).